

PARTIR POUR DEVENIR

Qu'est-ce qui nous fait, qu'est-ce qui nous change ?
Quelles migrations intérieures font-elles accéder à une partie plus haute de nous-mêmes ? De l'itinéraire spirituel de Parsifal, chez Wagner, au parcours du nouveau directeur du Ballet du Grand Théâtre, Sidi Larbi Cherkaoui, la notion de déplacement intime est centrale. Aller vers la danse, pour ce dernier, l'a sauvé.

Par Jean-Jacques Roth
Photographies : David Wagnières pour
le Grand Théâtre Magazine

«Je crée beaucoup de pièces, comme un peintre qui travaille sans cesse pour savoir mieux peindre. Je me dis qu'un jour je ferai une très bonne pièce : ça tient au moment, aux danseurs, à la musique, à tellement de facteurs... »



C'est une fin de journée où tout a pris du retard. Il y a eu des interviews de tous les côtés, les heures de répétition pour sa prochaine création avec le Ballet du Grand Théâtre dont il vient de prendre la direction, et il commence à avoir faim. Mais Sidi Larbi Cherkaoui s'installe avec la disponibilité d'un sage au sortir de sa méditation. Petit prince aux yeux doux : il a 46 ans et il n'a pas d'âge, comme si l'adulte laissait aujourd'hui à l'enfant la place que ce dernier n'avait pas eue. Parler de migrations avec lui ? Facile : sa vie en est tissée. Avec en guise d'origine une migration fondatrice, celle de son père marocain venu en Belgique, où il épouse une Flamande catholique. Dans la famille, la question restera toujours ouverte de savoir où s'établir : rester en Belgique, partir au Maroc ? Ce tiraillement aura des aspects positifs : « C'était une mise en perspective constante de ce qu'est la culture. » D'autant que d'autres données interviennent dans cette équation : « On parlait français ou anglais à la maison, on regardait la télé française, c'est elle qui m'a formé. Ce dédoublement des cultures, c'était comme des fractales. Et puis, j'étais homosexuel, et cet aspect entraînait en conflit avec mes deux cultures, marocaine et flamande, avec autant de résistance dans ces deux mondes. »

Sidi Larbi Cherkaoui a la peau claire mais le nom foncé. Il a ainsi vécu « une forme de racisme très intéressante ». « Je n'étais pas rejeté à cause de mon apparence, mais de mon nom. Il y avait une méfiance liée à mes origines et pas à ce dont j'avais l'air. Je ne comprenais pas pourquoi on ne me faisait pas confiance. Ça m'a conduit à vouloir rassurer tout le monde autour de moi. Au début, je pensais que le problème venait de moi. Plus tard, j'ai compris qu'il était chez eux. » Cette enfance est comme une chambre close, où les contraintes sociales posent des verrous sur toutes les issues. « J'étais assez en paix avec moi-même mais le problème, c'est que les autres n'étaient pas en paix avec moi. J'avais l'impression que je ne méritais pas d'être sur terre. La conscience du mérite, d'avoir de la valeur, est venue avec le temps. J'ai toujours été en train de prouver quelque chose, au niveau intellectuel, éthique. Je voulais être le premier de la classe. J'éprouvais une sorte de panique à l'idée d'être jugé pour qui j'étais, d'où je venais. » La danse surgit alors, sous l'influence des vidéos de Kate Bush. Elle l'entraîne vite très loin, grâce à ses exceptionnelles facultés virtuoses. Un premier prix pour le meilleur solo de danse belge, à Gand, le révèle. Il se produisait dans des shows télévisés, le voici qui part se former auprès de la prêtresse de la danse flamande, Anne Teresa De Keersmaeker. Il travaille avec des compagnies de hip-hop et de modern jazz, intègre les ballets C de la B d'Alain Platel où il participe comme danseur et bientôt comme chorégraphe.

« Vers l'âge de 15-16 ans, j'ai décidé de ne plus faire semblant. Et à 17 ans j'ai dit : c'est moi, c'est à prendre ou à laisser. Je vais essayer d'être le plus courtois possible, mais en même temps je vais être clairement moi-même. »

Tout s'enchaîne : sa première pièce, *Anonymous Society*, s'apparente à une comédie musicale où il danse sur des chansons de Jacques Brel. Elle reçoit trois prix et une année plus tard, en 2000, *Rien de rien* remporte le Prix Nijinsky de Monte-Carlo et l'impose sur la scène internationale qu'il ne quittera plus, créant sa troupe Eastman en 2010, prenant en 2015 la direction artistique du Ballet royal de Flandre à Anvers, épice d'une carrière qui l'aura vu arpenter aussi bien les plateaux de Broadway que ceux de l'Opéra de Paris, régler le clip « Apeshit » pour Jay-Z et Beyoncé au Louvre ou collaborer avec des artistes contemporains tels que Marina Abramovic et Anthony Gormley. Migration spectaculaire : celle qui emporte un individu hors de son milieu, mettant à mal les loyautés familiales, culturelles et sociales. Soudain, sa dynamique jusque-là figée se transforme en geysier. « Vers l'âge de 15-16 ans, j'ai décidé de ne plus faire semblant. Et à 17 ans j'ai dit : c'est moi, c'est à prendre ou à laisser. Je vais essayer d'être le plus courtois possible, mais en même temps je vais être clairement moi-même. »

Ce mélange de douceur et de détermination est un trait frappant chez Sidi Larbi Cherkaoui. Comme sa manière de relire ses traumatismes à la lumière de leur transmutation. Il est capable de vous dire « j'ai failli mourir plusieurs fois » sans amertume dans la voix, uniquement pour signaler que les coups qu'il a reçus, jeune, l'ont « fait assez fort pour tenir debout ». Il évoque sa rupture adolescente avec la même sérénité, alors qu'on suspecte qu'elle n'a pas été sans déchirements. « Je n'aime pas trop penser sur ce niveau-là, objecte-t-il. La vie, c'est un peu tout à la fois. Expérience ou traumatisme ? Avec l'âge, j'ai tendance à considérer les choses très dures que j'ai traversées comme des expériences utiles, même si elles étaient lourdes pour l'enfant que j'étais. »

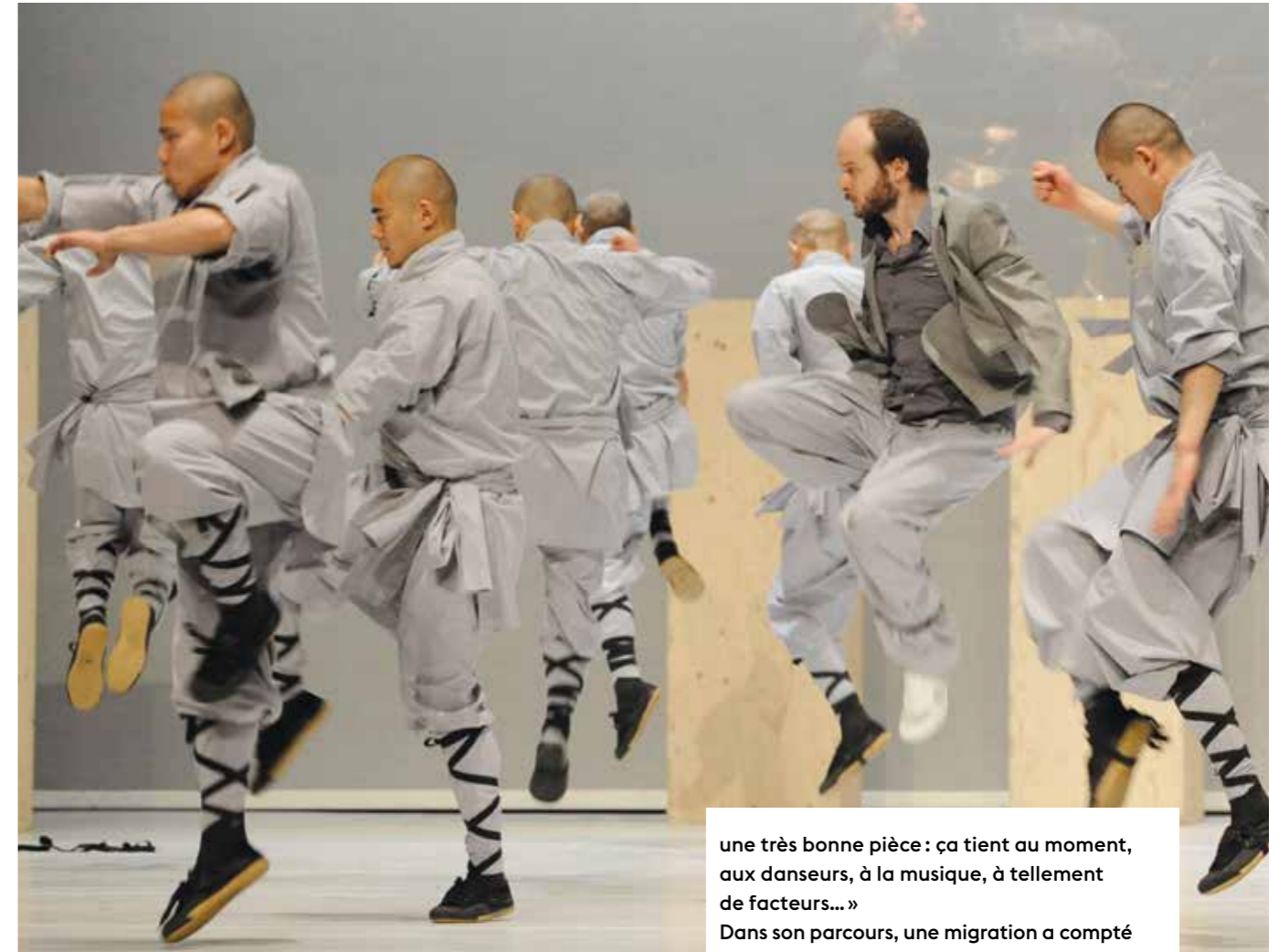
« Je n'étais pas rejeté à cause de mon apparence, mais de mon nom. Il y avait une méfiance liée à mes origines et pas à ce dont j'avais l'air. Je ne comprenais pas pourquoi on ne me faisait pas confiance. Ça m'a conduit à vouloir rassurer tout le monde autour de moi. »



En réalité, les enjeux de sa décision se révéleront très élevés. Car la danse n'est pas seulement une vocation pour Sidi Larbi Cherkaoui, elle représentera bien plus que cela : une liberté et une guérison. « La danse m'a sauvé. Elle m'a permis de digérer mon passé, c'était ma seule manière de trouver la santé. Tout le reste était en train de m'anéantir. Elle m'a aussi permis de trouver ma parole, qui était bloquée par trop d'émotions contenues. Somatiquement, tout était tellement noué dans mon corps... Avec la danse, j'ai pu débloquer des choses qui font que ma parole est plus fluide. Si j'ai du succès, c'est en partie parce que je sais m'exprimer et parler de mon travail. C'est important de pouvoir aider les gens à comprendre ce que l'on fait. »

Ce besoin de ne rien renier, de vouloir faire cohabiter les pôles de son expérience et de ses cultures, est un marqueur du travail artistique de Sidi Larbi Cherkaoui. Des puristes ont pu lui reprocher ses accointances avec la culture pop, alors qu'il peut par ailleurs créer des pièces très complexes. « J'ai eu la chance de grandir avec une vision assez inclusive du monde. Dans l'idée de migration, il y a pour moi la notion de plaisir, celui de la rencontre : comprendre que l'autre est comme nous et en même temps très différent. En réalité, on est soi-même plus différent qu'on ne le croit de l'idée qu'on se fait de nous-mêmes. » Il y a donc ce respect des cultures populaires, qui ont été l'un des véhicules de son voyage en danse – une migration heureuse : « Chaque chose m'a amené ailleurs. Grâce à Kate Bush ou Michael Jackson, j'ai pu me connecter à des formes de danse qu'il m'était possible de reproduire, et chaque chose m'a amené plus loin, à des styles et des techniques de plus en plus complexes. Il faut parfois passer par Beyoncé pour aller au Louvre. »

« La rencontre avec les moines de Shaolin a ouvert une partie de mon cœur et de mon esprit à une forme de liberté. J'ai pu voir les choses à travers un autre prisme. J'ai pris un nouvel élan, trouvé une nouvelle logique. »



une très bonne pièce : ça tient au moment, aux danseurs, à la musique, à tellement de facteurs... »

Dans son parcours, une migration a compté plus que les autres. « C'était en 2007, je traversais une crise après 7-8 ans de bataille dans le milieu. Je tournais en rond, j'aurais pu continuer comme ça pour l'éternité. Alors je suis parti en Chine, au temple Shaolin (lire notre article en page 26). J'y ai trouvé une spiritualité et un art martial, ça m'a libéré de la danse. Ça a été un déplacement énorme, sur tous les plans : tout était compliqué, le froid, le choc des cultures... Mais en même temps, j'ai eu un vrai plaisir à perdre tous mes repères. Je pouvais recommencer à zéro. Pour moi, le bonheur est souvent d'avoir le droit de faire table rase du passé. Le passé, c'est lourd même quand il est heureux. On vieillit de porter son passé. Si on peut l'effacer, on peut marcher la tête haute, être quelqu'un de nouveau. Cette pensée m'aide beaucoup dans les moments difficiles. »

Sidi Larbi Cherkaoui a créé *Sutra* (ci-dessus) en 2008 avec des moines Shaolin. Conçue comme « un spectacle tout simple », la pièce a tourné pendant dix ans après avoir été invitée au festival d'Avignon. Elle sera à Genève en février prochain. © Robbie Jack/Corbis/Getty Images

Dans *Noetic* (ci à gauche), ode à l'énergie vitale, le décor géométrique du sculpteur Anthony Gormley est rempli de perches en fibre de carbone qui semblent figurer les règles figées de la ville, dont les danseurs tenteront de briser les cycles immuables. © Gregory Batardon

À l'inverse, il revendique des pièces difficiles d'accès, celles où il demande aux spectateurs « d'entrer dans (son) univers ». « Là, c'est mon temple, c'est ma religion. Essayez de suivre mais ne vous en faites pas si tout n'est pas accessible. » Sa démarche s'est cependant souvent confrontée à la question de la réconciliation entre les extrêmes : « Je dois trouver le juste équilibre pour être compris mais sans me perdre par excès de simplification. Jeune, on m'encourageait à beaucoup simplifier mes spectacles. Alors je m'exécutais, je faisais des exercices de style pour prouver aux gens que je savais faire ce qu'ils voulaient. Mais ce qui me plaît, c'est la multiplicité des couches. Et au fur et à mesure, le public a commencé à comprendre mon travail. Il m'a fallu du temps. C'est pour cela que je crée beaucoup de pièces, comme un peintre qui travaille sans cesse pour savoir mieux peindre. Je me dis qu'un jour je ferai

La rencontre avec les moines de Shaolin a ouvert une partie de mon cœur et de mon esprit à une forme de liberté. J'ai pu voir les choses à travers un autre prisme. J'ai pris un nouvel élan, trouvé une nouvelle logique. J'ai en particulier compris ce que les anthropologues connaissent bien : le rapport de la danse avec le rituel. À travers les rituels, on peut réorganiser les traumas de manière à les digérer.»

De ce long séjour est né *Sutra*, un spectacle que Sidi Larbi Cherkaoui présentera en février au Bâtiment des Forces Motrices. « C'est un spectacle tout simple, en fait, mais c'est devenu un grand truc, qui est allé au Festival d'Avignon et qui a tourné pendant dix ans. » Parmi les choses qui ont alors changé son rapport à la danse, il y a la conscience de l'importance du système nerveux. « C'est beaucoup plus intéressant que les muscles. Le système nerveux est comme un poulpe à l'intérieur de notre corps, ou comme un arbre. Et quand on se voit comme un arbre dans le vent, les gestes deviennent plus fluides, plus doux. C'est une remise en question du corps tout entier. J'essaie de trouver un espace où le corps n'est pas en train de gonfler mais d'éclorre. Ça vient du fait qu'on m'a longtemps demandé de me taire, de ne pas exister, de ne pas prendre ma place. C'est aussi ce que, souvent, on se demande les uns aux autres. Ça comprime les gens jusqu'à les anéantir. Comme si on vous imposait un bâillon. Être artiste, c'est retirer le bâillon. » Le voici aujourd'hui à Genève, où il prépare sa première création avec le Ballet du Grand Théâtre. Ce sera *Mondes flottants*, un spectacle en deux pièces dont il signera la seconde, *Ukiyo-e*, invitant pour la première le chorégraphe Damien Jalet, son complice de toujours, avec la reprise de *Skid*, créé en 2017. C'est donc encore une migration, la première que Sidi Larbi Cherkaoui effectue pour s'occuper d'une compagnie ailleurs que chez lui, en Flandre, où il va continuer de travailler avec sa propre troupe Eastman. « J'aurais pu rester encore trente ans Flandre, mais j'avais le sentiment qu'il me fallait encore apprendre. Je connais bien le Ballet du Grand Théâtre, mon prédécesseur, le regretté Philippe Cohen, m'avait confié une création en 2005, *Loin*, la première que j'ai effectuée avec une compagnie de répertoire. Il y avait donc ici une relation qui

Sidi Larbi Cherkaoui avait collaboré avec le chorégraphe Damien Jalet (artiste associé du Ballet cette saison) et l'artiste Marina Abramović pour mettre en scène l'opéra de Debussy *Pelléas et Mélisande*. Créée en 2018 à l'Opéra de Flandre, la production a été reprise au Grand Théâtre au beau milieu de la pandémie, et n'a donc pu être vue qu'en streaming.
© Rahi Rezvani



me semblait juste. Et je ressens une telle paix à venir à Genève. Ici je suis vraiment un étranger, et c'est tout à fait acceptable qu'on me traite comme tel. Je suis moins vexé qu'en Flandre où on continue de me dire que "je ne suis pas d'ici". Alors que ma mère est née en Flandre, et ma grand-mère, etc. Les enfants de mon frère sont un quart marocains mais leur nom "n'est pas d'ici". Combien de générations faut-il pour qu'un nom devienne "d'ici"? Peut-être que ça ne vient jamais. C'est terrible car on ne respecte pas l'histoire de ces migrants. Il faut arrêter de penser que la fierté d'une nation est liée à une couleur de peau ou à la toponymie des noms. » Avec une pointe d'humour, Sidi Larbi Cherkaoui a coutume de dire : « Je suis arabe, blanc, homosexuel et végétarien. Je pourrais faire n'importe quoi, ce serait un acte politique. » Cette expérience de vie singulière, d'une marge à la fois subie et revendiquée, vient percuter les nouveaux courants antiracistes, postcoloniaux, féministes, de genre et écologiques, dont le monde

Avec *Loin* (ici à droite), Sidi Larbi Cherkaoui faisait ses débuts à Genève, à l'invitation du directeur du ballet Philippe Cohen. Cette première collaboration avec une compagnie de répertoire a marqué une étape importante dans la carrière du chorégraphe.
© GTG Mario Delcurto

«J'ai toujours adoré la complexité. Ça ne me fait pas peur, au contraire, ça me rassure. Mon identité est comme cela.»



«J'essaie de trouver un espace où le corps n'est pas en train de gonfler mais d'éclorre. Ça vient du fait qu'on m'a longtemps demandé de me taire, de ne pas exister, de ne pas prendre ma place.»

artistique est souvent un foyer privilégié. S'en sent-il proche? « C'est intéressant, oui. Même si comme tout le monde, j'ai peur de dire quelque chose de travers. On fait tous un peu attention, mais c'est une vigilance assez naturelle. J'ai subi de telles censures, jeune, quand on ne parlait pas du tout d'homosexualité, que les autocensures actuelles me paraissent beaucoup moins injustes! Devoir demander à quelqu'un s'il est il, elle ou iel ne me pose pas de problème. Ça parle de diversité. Oui c'est complexe, mais j'ai toujours adoré la complexité. Ça ne me fait pas peur, au contraire, ça me rassure. Ce n'est pas noir ou blanc. Mon identité est comme cela : il y a du christianisme, de l'islam, du bouddhisme, de l'agnostique, des contacts merveilleux avec l'hindouisme et même une perception animiste des choses. Quand je crée, l'environnement tout entier m'apporte son énergie : elle peut venir des gens, mais aussi des arbres, des pierres... Le monde entier est source d'inspiration. »

rdv.

Au Grand Théâtre de Genève
Mondes flottants
Du 19 au 24 novembre 2022
www.gtg.ch/mondes-flottants

Au Bâtiment des Forces Motrices
Sutra
Du 16 au 19 février 2023